

SOUS LA DIRECTION DE
JEAN-PHILIPPE WARREN

UNE HISTOIRE DES SEXUALITÉS AU QUÉBEC AU XX^e SIÈCLE



v1b éditeur

SOUS LA DIRECTION
DE JEAN-PHILIPPE WARREN

UNE HISTOIRE DES
SEXUALITÉS AU QUÉBEC
AU XX^e SIÈCLE

Sigles et abréviations

ACJC	Association catholique de la jeunesse canadienne-française
ADGQ	Association pour les droits des gai(e)s du Québec
ASN	Archives du Séminaire de Nicolet
BAC	Bibliothèque et Archives Canada
CACSA	Centre d'archives de la Côte-du-Sud et du Collège de Sainte-Anne
CCF	Co-operative Commonwealth Federation
CGRO	Coalition for Gay Rights in Ontario
CHAR	Comité homosexuel anti-répression
CHAT	Community Homophile Association of Toronto
CHUM	Centre homophile urbain de Montréal
CJDM	Cour des jeunes délinquants de Montréal
CMP	Comité de moralité publique
CPFQ	Centre de planification familiale du Québec
CRSHC	Conseil de recherches en sciences humaines du Canada
CSN	Confédération des syndicats nationaux
EMJ	Escouade de la moralité juvénile
FLH	Front de libération homosexuel
GATE	Gay Alliance Towards Equality
GAU	Gay Academic Union
GHAP	Groupe homosexuel d'action politique
GO	Gays of Ottawa
GRC	Gendarmerie royale du Canada
HEC	Hautes études commerciales
LCF	Ligue catholique féminine
LGBT	Lesbiennes, gais, bisexuels et transgenres
MDN	Ministère de la Défense nationale

NGRC	National Gay Rights Coalition
NODL	National Organization for Decent Literature
RHAF	<i>Revue d'histoire de l'Amérique française</i>
SPCUM	Service de police de la communauté urbaine de Montréal
UQAM	Université du Québec à Montréal
WCTU	Women's Christian Temperance Union
YWCA	Young Women's Christian Association

Introduction

Il est désormais établi que les pratiques et les discours sexuels sont des constructions sociales dans lesquelles peuvent se lire, comme dans un prisme, le conscient et l'inconscient des sociétés. Pourtant, on peut s'étonner que l'étude de leurs multiples facettes ne se soit que récemment enrichie au Québec francophone de travaux historiques précis pour la période plus contemporaine du xx^e siècle¹. Certes, les matériaux très riches sur lesquels de telles recherches peuvent se baser (rapports de police, correspondances, études de cas médicaux, journaux intimes, dossiers criminels) sont parfois difficiles d'accès et souvent, en outre, d'un maniement délicat, mais il n'en demeure pas moins intrigant de constater qu'au Québec, l'histoire des sexualités a davantage retenu l'attention des spécialistes de la Nouvelle-France ou du Bas-Canada, dont les sources n'étaient pourtant pas aussi abondantes².

Cette pauvreté relative de l'historiographie québécoise fait contraste avec le foisonnement de ce domaine de recherche au Canada anglais et aux États-Unis, comme le démontre la prolifération depuis au moins vingt ans des *gender studies*, *gay and lesbian studies*, *queer studies*, *LGBT studies* et autres *cultural studies*. À titre d'exemple, notons la publication de maintes revues spécialisées en langue anglaise³ ainsi que l'attribution de prix – dont le prix décerné tous les deux ans par le Canadian Committee on the History of Sexuality (émanant de la Canadian Historical Association) au meilleur article publié sur l'histoire des sexualités au Canada. Ces avancées de la recherche ailleurs en Amérique ne manquent pas de piquant quand on sait qu'elles s'abreuvent principalement aux sources théoriques

françaises, et notamment aux œuvres de Michel Foucault et Simone de Beauvoir⁴.

Quatre écueils

Quatre obstacles semblent avoir prévenu jusqu'à peu la réalisation d'analyses plus poussées et plus nombreuses.

En premier lieu, le sentiment commun d'animalité attaché à la sexualité – à savoir son côté «inné», «spontané», «pulsionnel» et «hormonal» – la situe censément plus près de la nature dans l'opposition classique entre nature et culture. Elle échapperait donc à une critique contextualisée, la sexualité des hommes et des femmes d'ici et d'ailleurs, d'hier et d'aujourd'hui étant, dans l'esprit de beaucoup de gens, imperturbablement la même par-delà les phénomènes de répressions spécifiques auxquels elle est sans cesse soumise. Une histoire des sexualités ainsi conçue peut pour cette raison se borner à suivre les contours d'une histoire assez classique de la censure, laquelle aurait été quant à elle élaborée et manipulée par les pouvoirs.

En second lieu, les tabous qui, même dans le milieu académique, affectent un sujet perçu comme honteux, privé et basement physique, ont pendant longtemps détourné les historiens de ce champ de recherche. On peut noter à cet égard une sorte d'euphémisation, d'édulcoration de l'histoire des sexualités, qui se trouve souvent diluée dans des études plus institutionnelles sur la fécondité, le mariage, les conceptions pré-nuptiales, la contraception, l'hygiène ou l'organisation de la famille. «Les études se penchent plutôt sur l'amont ou l'aval de la sexualité, confirme Sylvie Chaperon, mais guère sur la rencontre des corps⁵.» Le puritanisme de la société québécoise a exercé son influence à trois niveaux distincts de l'institution universitaire: au niveau des valeurs conservatrices d'une génération encore marquée sourdement par son éducation catholique; au niveau du capital symbolique, la sexualité étant considérée comme un sujet moins prestigieux que d'autres thèmes plus cotés dans le monde universitaire, car considérés comme intellectuellement et scientifiquement plus dignes d'attention; enfin, au niveau de l'écriture même de l'histoire, l'histoire des sexualités – souvent traitée de manière plus sub-

jective par ses auteurs – se heurtant à une tradition stylistique classique plus anonyme et plus neutre. Par exemple, dans son livre sur les transsexuels, Viviane Namaste a cherché à leur redonner voix, à faire en sorte qu'ils « parlent de leur vécu en leurs propres mots⁶ », adoptant une posture qui était naguère largement dénigrée.

En troisième lieu, des disciplines cliniques, dont la sexologie, s'étant créées avec la montée de l'interventionnisme gouvernemental, la sexualité est davantage étudiée en sciences sociales et humaines pour servir d'objet aux techniques d'intervention sociale qui y trouvent la source d'une panoplie de « problèmes » (pédophilie, infections transmises sexuellement, viol, avortement, pornographie, prostitution, etc.) que pour illustrer les méandres des constructions sociales tout au long du siècle⁷. Face à ces disciplines à visée pratique et opérationnelle, disciplines qui prolongent directement le mouvement moderne de médicalisation de la sexualité, l'histoire fait encore figure de parent pauvre⁸.

Enfin, notons que l'institutionnalisation universitaire des recherches sur la sexualité a été largement suscitée au Québec, comme partout ailleurs⁹, par les revendications des mouvements féministes et gais et lesbiens¹⁰. Les pionniers de l'histoire des sexualités au Québec sont pour la plupart des militants qui ne cachent pas leurs engagements dans les introductions ou conclusions de leurs publications savantes. Ainsi, dans l'avant-propos de *Sortir de l'ombre. Histoires des communautés lesbienne et gaie de Montréal*, les directeurs avertissent que « ceux et celles qui ont contribué à ce recueil ont comme caractéristique commune d'avoir participé activement, par leurs actions ou leurs réflexions au dynamisme des collectivités gaie et lesbienne ainsi que des mouvements sociaux qui en sont issus¹¹ ». Or, comme l'université québécoise de langue française a été en général moins réceptive, dans les années 1980 et 1990, à l'apport des études gaies et lesbiennes et féministes que l'université nord-américaine de langue anglaise, il est normal de constater que, à l'instar de la France, les historiens francophones, « très en deçà des travaux menés depuis trente ans par leurs collègues américains ou britanniques¹² », souffrent d'un certain « retard¹³ ». Dans le collectif *Sortir de l'ombre*, fait révélateur, la majorité des collaborateurs ne sont

pas des chercheurs rattachés à des établissements d'enseignement supérieur, mais davantage des gens issus du milieu culturel et communautaire.

En résumé, les lieux communs face à la pure naturalité de l'acte sexuel, les préjugés puritains, la médicalisation de la sexualité et la faible intégration des mouvements gai et lesbien et féministe dans l'enceinte universitaire ont contribué chacun à leur façon à marginaliser l'histoire des sexualités au Québec. Malgré la parution récente de travaux de très grande qualité dans ce domaine, des lacunes historiographiques énormes demeurent et le retard persiste.

Une histoire nationale des sexualités

Le faible intérêt des chercheurs québécois pour l'histoire des sexualités est regrettable, car ce sujet offre des thèmes généraux et des cas singuliers pour mieux comprendre le parcours ayant mené du Canada français clérical au Québec étatique. Partis d'une morale catholique officielle très rigoureuse, les Québécois en sont venus, dans les années 1970, à vivre des expériences sexuelles contre-culturelles qui semblaient les éloigner à jamais des censures et des prohibitions du début du siècle. En 1998, Élise Salaün pouvait ainsi écrire: «La sexualité, et en particulier sa représentation littéraire, a été l'une des forces incontournables qui ont ébranlé l'édifice social du milieu de notre siècle. Force qui, étrangement, n'a jamais été reconnue dans le discours critique¹⁴. » Les femmes québécoises, par exemple, ont fait du contrôle de leur corps et de leur sexualité un enjeu fondamental de leur combat égalitaire.

Mais cette liberté nouvelle à laquelle participerait enfin le Québec contemporain est en partie trompeuse, d'une part, parce que le Québec d'autrefois a toujours su préserver, au milieu de l'Amérique puritaine, des aires d'expression assez libres (en particulier à Montréal, connu pour ses clubs, ses quartiers chauds et ses réseaux *underground*¹⁵); et, d'autre part, parce que ne se sont jamais effacés, même après la Révolution tranquille, les relations et les jeux de pouvoir qui structurent en profondeur «l'ordre sexuel» de la société.

S'il s'est indéniablement produit, confirme Michel Bozon, une transformation profonde des comportements sexuels et de l'intimité, parallèlement à d'autres transformations dans le domaine de la famille et du couple, ou dans celui des rapports entre hommes et femmes, il n'est pas forcément adéquat de qualifier ces changements de libération, voire de révolution¹⁶.

La sexualité, que ce soit celle de la Grande Noirceur ou de la révolution sexuelle, demeure toujours insérée de manière dynamique, complexe et éminemment conflictuelle dans la trame de la culture commune et des politiques publiques. Même au creux du mouvement féministe, même dans les contestations les plus radicales de l'ordre établi par les gais ou les lesbiennes, les régulations sociales continuent non seulement de discipliner de l'extérieur, mais aussi d'informer de l'intérieur les représentations, les conduites et les attentes dans les rapports sexuels et corporels¹⁷. En ce sens, la sexualité représente tout à la fois une norme à respecter, à transgresser et à contester¹⁸.

C'est que la sexualité n'est pas une pulsion immuable et innée plus ou moins bridée par des normes sociales et des lois gouvernementales répressives, mais d'abord et avant tout une construction sociale, c'est-à-dire un produit de société.

Il n'existe pas dans l'espèce humaine de sexualité naturelle. Aucun contact sexuel, aussi simple soit-il, n'est imaginable hors des cadres mentaux, des cadres interpersonnels et des cadres historico-culturels qui en constituent la possibilité. La transgression éventuelle n'implique pas l'ignorance de ces cadres ; elle révèle seulement une manière particulière d'en user¹⁹.

Les expériences sexuelles en apparence les plus inédites, les comportements sexuels les plus idiosyncrasiques s'inscrivent dans un tissu social et normatif complexe où se jouent et se rejouent les rapports de classe, de sexe et de nation (le fameux « *race, gender and class* » des campus américains) à l'œuvre dans toute la société²⁰.

S'il est vrai que les conduites et les représentations sexuelles sont le produit d'une société donnée, il est à prévoir que l'histoire des sexualités ne se découpera pas pareillement selon les pays et les régions. Les normes, les acteurs, les comportements, les attitudes, les valeurs, les émotions, les cadres et les thèmes,

tout, bref, sera réinventé, recyclé, adapté à partir des situations spécifiques de chaque groupe humain. «La complexité des évolutions de la sexualité tient au fait qu'elles doivent être interprétées en fonction des évolutions des contextes sociaux et culturels où elles sont inscrites. On ne peut jamais oublier que c'est le non-sexuel qui construit le sexuel²¹.» Par exemple, la fondation par des Québécois de mouvements de défense des droits des homosexuels au tournant des années 1970, même si elle doit beaucoup à l'influence directe du mouvement gai et lesbien nord-américain, n'a pu échapper au contexte national et s'est au contraire placée dans la continuité de la Révolution tranquille, voire du FLQ.

Pour mieux faire comprendre ces «cadres nationaux», ce livre collectif offre un premier tour d'horizon de l'histoire des sexualités au Québec au xx^e siècle. Il ne s'agit donc ni d'un bilan qui synthétiserait une longue tradition de travaux ni d'un ouvrage savant portant sur une thématique précise. Le but est plutôt de dégager un champ de recherche par la présentation d'une série de tableaux qui peuvent révéler toute la richesse et la profondeur du sujet pour les chercheurs en sciences humaines et le public plus large. Le lecteur de ce livre est ainsi introduit, au fil des pages, à des sujets aussi divers que ceux de l'éducation, du corps, des communautés religieuses, de la censure, de l'armée, des journaux jaunes, de la pornographie, de la sexologie, de la contre-culture, de la science, des mouvements des gais et lesbiennes, des préjugés face à l'orientation sexuelle, des brigades des mœurs, du cultisme, des infections transmises sexuellement, de l'homosexualité, du «cinéma de fesses». La table des matières expose une vaste panoplie de cas concrets à partir desquels tracer les contours d'une histoire des sexualités au Québec dans le dernier siècle.

Mais bien que chaque chapitre s'appuie sur une documentation précise et factuelle, les textes laissent également place à des pistes de réflexion plus globales et théoriques. Sorte «d'objet social total», la sexualité permet en effet de reprendre à nouveaux frais les questions (parmi d'autres) de l'État, de l'identité, des représentations collectives, du *nation-building*, de la déviance, de la croyance, du genre. Non seulement on n'en finit plus de parler de ce «sujet tabou», mais il se glisse

dans les discours qui pourraient sembler lui être les plus étrangers de prime abord. Cette présence implicite est particulièrement notable dans le récit nationaliste québécois: que l'histoire sexuelle s'immisce forcément dans l'histoire nationale, comme le suggère Steven Maynard²², l'exemple du Québec est là pour le prouver. Ainsi, Gérard Godin écrivait-il dans une critique de *Papa Boss*, de Jacques Ferron :

Le véritable état du Québec depuis 200 ans apparaît à mon avis dans ce thème de la femme fourrée sous de fausses représentations. Ainsi, le Québec croit-il constituer un couple normalement constitué avec Ottawa, alors qu'il n'est au fond que l'enculé de la farce, le bardache de l'histoire, l'être dont le sexe lui échappe au moment où il croit enfin pouvoir aimer ou être aimé²³.

Il serait difficile d'emmêler plus clairement les notions sexuelles d'un auteur et ses convictions nationalistes.

Ce collectif montre ainsi que la sexualité est bel et bien non seulement, comme on le disait autrefois, affaire de mœurs, mais aussi une affaire hautement politique et qu'à ce titre, elle participe de la dynamique profonde des sociétés. Non, les jeux de l'amour ne sont pas des jeux de hasard.

JEAN-PHILIPPE WARREN

Voici un nécessaire tour d'horizon d'un champ de recherche resté trop longtemps marginal au Québec. Les auteurs, qui comptent parmi les meilleurs spécialistes de la question, présentent une série de tableaux qui donne une idée de l'ampleur du territoire couvert par l'histoire des sexualités. Ils se penchent ainsi sur des sujets aussi divers que l'éducation, le corps, les communautés religieuses, la censure, l'armée, la pornographie, la sexologie, la contreculture, la science, les mouvements des gais et lesbiennes, le culturisme, ou encore le « cinéma de fesses ».

De cette lecture, on sort convaincu que la sexualité est bien non seulement une question de mœurs – comme on le disait autrefois –, mais aussi une affaire hautement politique qui participe de la dynamique profonde des sociétés.

Avec les textes de : Denyse Baillargeon, Caroline D'Amours, Michèle Garneau, Patrizia Gentile, Christine Hudon, Jeff Keshen, Marc Lafrance, Nicole Laurin, Tamara Myers, Viviane Namaste, Isabelle Perreault, Jeffery Vacante et Jean-Philippe Warren.

En couverture : *Les Insoucis*, 2009, Jean-Pierre Sauvé